



Konstellations

Révélation et inspiration ou le rêve de la critique esthétique

Par Eva Labarias

Fichier : 0501.10.pdf

Eva Labarias ©

evalabarias@sympatico.ca

Avant de commencer je voudrais raconter une petite anecdote sur la littérature et la critique, qui pourrait aussi concerner la violence et la mort. Pendant le festival littéraire Métropolis Bleu à Montréal cette année, il y avait plusieurs conférences sur la critique dont une qui a attiré mon attention : « L'Écrivain et le critique littéraire » ou « Comment survivre à la critique »... et la version anglaise de cet atelier était « Can We Talk? The Writer and the Critic ». Je n'y suis pas allée, alors je ne sais pas ce qui s'y est dit mais ça m'a intéressée parce qu'à partir de ces titres on pouvait s'imaginer une certaine vision de la critique, et je dirais même, deux visions différentes : d'après « Comment survivre à la critique », on constate que la critique a le pouvoir de tuer, en tout cas de détruire... et d'après « Can We Talk ? », il y a l'idée d'un conflit puisqu'on réclame la parole, mais on pourrait dire aussi que la question concerne la possibilité et les modalités du rapport entre l'œuvre littéraire et la critique.

Évidemment on ne peut pas généraliser sur la conception de la critique aujourd'hui à partir de ces deux seuls exemples, mais ça nous donne une manière d'aborder le problème. Je trouve que ça nous introduit sur un terrain miné et on pourrait réfléchir là-dessus.

Alors, pourquoi l'inspiration ?

Je suis partie de l'idée que l'activité de création dépend d'une chose imprévisible et inexplicable qui est l'inspiration. C'est un de mes présupposés. Et si, comme le veut Benjamin, la critique esthétique doit aussi être création, en tant que « accomplissement de l'œuvre » alors la critique dépend elle aussi de l'inspiration. Comme le « créateur », le critique, lui aussi, doit se laisser inspirer. Dans ce contexte, l'inspiration est aussi la capacité ou la disposition à se laisser inspirer, par des œuvres par exemple.

Pourtant, l'inspiration est une chose qu'on ne peut pas du tout commander, elle est complètement imprévisible. Elle est aussi passagère, elle ne dure pas éternellement. L'inspiration est de l'ordre des choses qu'on ne peut pas saisir, en tout cas pas quand on veut ni comme on voudrait, ce qui me semblait tout à fait dans le domaine de Benjamin. (Aussi, l'inspiration nous permet de parler un peu de littérature.) En plus, l'inspiration constitue une sorte d'irruption dans le cours des choses, une discontinuité, une intervention inexplicable, mais qu'on a toujours attribué, selon différentes traditions, à des instances qui ont un caractère divin : l'inspiration divine, les Muses, par exemple. Il y a aussi une question de violence et possiblement de destruction qui entre en jeu avec l'inspiration, je vais essayer d'aborder ça aussi.

Ce que je compte faire, c'est tenter d'établir des connexions entre l'inspiration, le concept de critique esthétique de Benjamin et son concept d'histoire. (Je remarque que les passages du texte « Sur le concept d'histoire » que je vais citer et que plusieurs d'entre nous ont cité sont les mêmes, ce qui montre comme on peut s'approprier et investir différemment les textes de Benjamin.) En fait, je vais chercher l'inspiration chez Benjamin. Mais je pense qu'il est impossible d'arriver quelque part de très précis et en si peu de temps alors ce que je vous présente est vraiment une réflexion, une suite d'associations, des idées autour de l'inspiration et de la critique.

Je veux faire cette réflexion parce qu'il me semble que, si l'inspiration a quelque chose à voir avec le fait qu'il se passe des choses esthétiques dans le monde, autant les « œuvres » que la pensée si on doit faire une distinction, alors dans ce sens je trouve que c'est important de réfléchir dessus et sur la place qu'elle occupe dans notre façon de penser et réfléchir, aujourd'hui, pas si longtemps après Benjamin. Si l'inspiration est importante pour la création et la critique, alors elle est importante pour la littérature comparée.

Une précision sur le titre : au départ, j'avais considéré l'inspiration comme ce qui mène à la révélation, qui, je pensais, pouvait faire partie de la conception historique de Benjamin, parce qu'elle appartient à la figure du messie qui lui est si chère. Et puis je me suis ravisée, finalement je les trouve différentes et j'ai préféré ne pas partir dans cette direction. Pour moi, la révélation a quelque chose à voir avec une « vérité », une « connaissance », ce que je ne trouve pas dans l'inspiration.

Critique esthétique et création

Au sujet de la critique et de la création. Je voudrais présenter une autre version de la chose d'un écrivain que j'aime beaucoup, Reinaldo Arenas, peut-être devrais-je dire, qui m'inspire beaucoup.

Après la parution en 1967 de son premier roman, *Celestino antes del alba*, qui lui a valu tout de suite la persécution ultime sous le régime de Fidel Castro, Arenas en tente lui-même une critique. Je ne sais pas si on le lui a demandé ou s'il a voulu se précipiter dans ce piège de son propre gré. Les deux possibilités me semblent aussi étranges. Son texte critique s'intitule « Célestin et moi ». Il commence par expliquer comme c'est difficile pour lui de parler de sa propre création, et il ajoute : « ... si on m'obligeait à l'analyser il faudrait que j'écrive un autre roman... L'œuvre littéraire, comme toute création de l'esprit plus que de l'intelligence, n'a pas d'explication directe ; en plus, il n'y a pas de raison de l'expliquer. »¹

¹ Traduction libre de : Reinaldo Arenas, "Celestino y yo", *Unión 3* (1967), La Habana, Instituto del Libro, p. 117.

À partir de là il ne fait plus une analyse de l'œuvre mais une défense de l'élan créateur et rebelle de l'être humain qui est, selon lui, notre seule défense face à tous ceux qui ne tolèrent pas des manifestations différentes. (Francisco Soto, *Conversación con Reinaldo Arenas*). Alors pour Arenas, la création littéraire n'est pas un instrument de « Vérité ». Et surtout la pensée sur la création est irrémédiablement aussi de la création.

C'est une sorte de mise à jour de ce que dit Benjamin sur la critique. Alors voilà, en guise d'introduction, ce qui m'a inspiré et où j'ai commencé à penser à l'inspiration comme approche de la critique esthétique. On pourra peut-être y revenir plus tard.

Inspiration et critique esthétique

La muse ou le souffle divin

D'où vient l'inspiration est une question qu'on se pose apparemment depuis longtemps. En cherchant des textes sur l'inspiration, je me suis aperçue que c'était très difficile de trouver autre chose que « l'inspiration divine ». Je reprends mes deux exemples du début, les muses et le souffle divin. La première est liée au chant, donc à l'écoute, l'autre au souffle, on pourrait dire à la respiration, donc en même temps à la vie et à la mort. Dans tous les cas il semble y avoir une source à l'inspiration, mais une source qui nous dépasse.

Dans le réseau de connexions infinies de la réflexion, on pourrait se demander : est-ce que Benjamin ou les Romantiques allemands comptent sur quelque chose qui puisse nous aider à soutenir la réflexion ? Parce que pour soutenir les trois niveaux de réflexion à l'infini, il faut vraiment du souffle.

Dans le *Concept de critique esthétique*, Benjamin, citant Windelband, parle de « l'intuition intellectuelle » comme point de départ de la réflexion. Mais comment cette intuition se déclenche ? on ne sait pas vraiment.

Par exemple : « Ce n'est pas que l'esprit pensant commence par « être », et ensuite, sous des prétextes quelconques, en vient à la conscience-de-soi ; au contraire, c'est seulement par un acte imprévisible et inexplicable de la conscience-de-soi qu'il en vient à être. »²

² Walter Benjamin, *Concept de critique esthétique*, Paris, Flammarion, 1986, p.72.

Et j'ai pensé, ah, c'est peut-être là, dans cet « acte imprévisible et inexplicable » que parfois, il y a une visite dans la fameuse place laissée libre... une visite passagère, imprévisible et insaisissable, l'intervention divine, le souffle divin... mais ce n'est qu'une suggestion.

Peut-être que ça n'a rien à voir avec le souffle divin.

Peut-être que ce sont les muses qui parlent le plus fort.

Jacques Attali a écrit dans *Bruits, essai sur l'économie politique de la musique*, dit :

« Le savoir occidental tente, depuis vingt-cinq ans, de voir le monde. Il n'a pas compris que le monde ne se regarde pas, qu'il s'entend. Il ne se lit pas, il s'écoute. »³

Dans cet essai, Attali pose la musique comme vecteur de l'organisation sociale. Pour lui, la façon dont une société réprime et contrôle les bruits, qui représentent la subversion de l'ordre, et donc le type de musique qu'elle produit, est significatif du type d'ordre en place, de l'économie sociale et politique. Pour moi, c'est une manière d'aborder cette autre source d'inspiration bien connue : les Muses. On a dit que les Muses se manifestent par le chant, et le mot « muse » est à la racine de « musique », « musée » et « mosaïque », entre autres. Ça nous mène sur plusieurs pistes, mais je reprends avec l'idée de musique. La musique, ce sont les muses qui parlent ; et Attali a proposé d'écouter le monde.

On se demande alors ce qui caractérise notre propre « époque ». Attali a répertorié quatre réseaux d'organisation sociale qui se succèdent, dont le premier qui concerne, j'imagine, le début des temps humains, est Sacrifier - le deuxième (vers le 14^e siècle) Représenter - le troisième (vers la fin du 18^e) Répéter - et le dernier, qui est selon lui en train de se mettre en place et qui nous concerne soit parce qu'il est déjà là, soit parce qu'il est imminent : Composer. Je trouve intéressant que le terme « composer » mette en évidence la dimension de « créer quelque chose », à un moment où, suite à Benjamin, on peut comprendre la réflexion comme création, et alors on pourra se demander quelles sont les modalités de ces choses que l'on crée.

Attali s'adresse donc à notre capacité d'écoute.

Voilà je voulais rappeler deux perceptions de l'inspiration qui me sont apparues comme incontournables. Évidemment, elles concernent des traditions réparties sur une région géographique bien définie qui ne concerne absolument pas toute la planète, mais je pense que l'évocation de ces deux instances a simplement pour effet de nous rappeler deux choses. D'abord, l'aspect non-

³ Jacques Attali, *Bruits, essai sur l'économie politique de la musique*, Paris, Fayard, 2^e édition 2001, p.11.

maîtrisable de l'inspiration, donc comment en faire un objet, et le fait qu'elle survient de façon imprévisible dans le cours des choses, ce qui fait qu'on peut la percevoir comme une intervention extérieure et qui nous dépasse.

D'ailleurs, pour aller dans un autre extrême : même si, à la recherche d'une origine, on décortiquait les processus nerveux, physiques et chimiques, de la création dans le cerveau humain, et qu'on parvenait à une explication des mécanismes de l'inspiration, je me demande bien ce qu'il nous resterait entre les mains. Je doute que ça nous donnerait une explication satisfaisante et en plus l'idée de maîtriser l'inspiration serait la contradiction la plus fatale de cette figure. Son intérêt est précisément dans ce qu'elle a de non-maîtrisable, d'imprévisible et d'intrus, de temporaire et de discontinu.

La question n'est donc plus vraiment d'où elle vient, mais comment elle nous fait penser maintenant.

J'ai dit que l'inspiration est non-maîtrisable, mais en fait elle intervient quand même dans le contexte où on est intéressé à produire quelque chose, alors, il y a toute la question de l'inscription qui se pose, et peut-être de la matérialité. C'est-à-dire, comment on va chercher à inscrire les traces que nous a laissées l'inspiration et pourquoi. Mais je pense que ça nous mène ailleurs.

Alors je retourne à Benjamin et à la critique esthétique inspirée, c'est-à-dire, je crois, à la littérature comparée. Je n'ai pas de réponses. J'essaie de fabriquer une figure, ou un dispositif, l'inspiration, et j'aimerais beaucoup réussir en passant par Benjamin à nous ramener à aujourd'hui.

Ce que je trouve intéressant avec l'inspiration, c'est vraiment l'aspect imprévisible, et le fait qu'elle provoque une discontinuité, ou plutôt qu'elle démontre une discontinuité, qui est à la base de la vision historique de Benjamin. Même si on l'attend, ou si on la cherche, l'arrivée de l'inspiration est une irruption.

Inspiration et histoire

La première section du texte « Sur le concept d'histoire » concerne l'automate, la machine historique et la théologie petite et laide cachée sous la table. Ça me semble un jeu caractérisé par le calcul et pour l'instant je ne vois pas comment l'inspiration pourrait y intervenir. Vous me direz si vous avez des idées. Dans la section 2, Benjamin parle déjà de souffle, mais de souffle humain et en plus il parle de la voix, ce que je veux aussi retenir à cause des muses :

« Le passé est marqué d'un indice secret, qui le renvoie à la rédemption. Ne sentons-nous pas nous-mêmes un faible souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier ? Les voix auxquelles nous prêtons l'oreille n'apportent-elles pas un écho de voix désormais éteintes ? » Et plus loin : « À nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une *faible* force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention. »⁴

Le mot faible est en italique, je veux dire, il insiste sur quelque chose d'atténué, sur un écho qui provient de ce qui s'est éteint. Je me demande si on peut se sentir visé par ce « nous », et si c'était le cas, qu'est-ce que vous pensez de la force messianique qui nous est attribuée ? Moi, ça m'intrigue. Est-ce qu'on est investi d'un devoir particulier, est-ce qu'on a une responsabilité en tant que force atténuée du messie ? Est-ce que c'est le moment où l'inspiration va nous être insufflée pour qu'on ne meure pas, où les muses vont nous parler pour qu'on ne sombre pas dans la folie ? Mais c'est en tout cas la possibilité d'une discontinuité, d'une irruption.

Bon, je continue à chercher l'inspiration, les possibles traces d'inspiration. C'est-à-dire je creuse un peu dans la terre n'est-ce pas. Ça peut sembler disparate, parce que je saute d'un passage à l'autre, mais peut-être que je me suis laissée intoxiquer à force de respirer l'air benjaminien.

« L'image vraie du passé passe *en un éclair*. On ne peut retenir le passé que dans une image qui surgit et s'évanouit pour toujours à l'instant même où elle s'offre à la connaissance. »⁵

L'éclair rappelle l'instant fugitif de l'inspiration, mais aussi de l'illumination, c'est-à-dire le moment où on « voit » (comme dans « et la lumière fut ») et où on risque en même temps d'être aveuglé. D'ailleurs, Benjamin a un recueil de textes intitulé *Illuminations*. Mais Benjamin fonctionne beaucoup sur le mode de l'image.

Plus loin : « Faire œuvre d'historien ne signifie pas savoir exactement « comment les choses se sont réellement passées ». Cela signifie s'emparer du souvenir, tel qu'il surgit au moment du danger. Il s'agit pour le matérialisme historique de retenir l'image du passé qui s'offre inopinément au sujet historique à l'instant du danger. Ce danger menace aussi bien les contenus de la tradition que ses destinataires. »⁶

Je veux dire, on ne peut pas savoir exactement comment est survenue l'inspiration, on ne peut que tenter de s'en emparer, et non seulement ça, mais aussi l'inspiration comporte un danger. C'est qu'en se laissant inspirer, on devient momentanément celui qui peut achever de détruire les ruines, ou en

⁴ Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, pp.427-428.

⁵ Benjamin, op. cit., p.430.

⁶ Ibid., p. 431.

créer d'autres, on devient celui qui peut rompre avec la tradition, ou bien continuer de s'y inscrire. Et on peut aussi se transformer soi-même en ruine et inspirer d'autres personnes, d'autres ruines. Alors en effet l'inspiration établit un drôle de lien entre l'expérience vécue et l'expérience de la tradition, c'est-à-dire, comment on se perçoit dans la tradition.

Inspiration et vérité

À propos de « Comment survivre à la critique », le titre de la conférence-atelier dont j'ai parlé au début, l'idée que la critique ait le pouvoir de tuer, de détruire, vient justement en partie d'une recherche de « Vérité ». Elle vient aussi du jugement, qui interrompt le processus des connexions infinies de la réflexion parce que cette « critique » se voit comme un moyen vers une fin.

Pour un instant je me plais à croire que l'inspiration nous débarrasse justement des problèmes de la fin et des moyens, des problèmes de l'intention. L'inspiration nous débarrasserait de la recherche de l'intention qui caractérise par exemple l'historiographie. C'est-à-dire, l'intention d'organiser les choses de telle ou telle manière d'après la fin que l'on recherche. L'inspiration porterait un coup à la petite théologie cachée sous la table derrière ses miroirs. Dans ce sens, je dirais que l'inspiration ne révèle rien, elle conduit, elle provoque à réaliser des connexions. Alors, l'inspiration ne relève pas de la « Vérité ».

En effet, comment penser la vérité à partir de l'inspiration ? qui va juger l'inspiration ? Je pense, ou en tout cas j'aimerais, que l'inspiration échappe au jugement. Et je ne sais pas ce que vous en penserez, mais je pense qu'elle réussit, en tant qu'elle-même, c'est-à-dire avant qu'on essaie de l'inscrire - ce que je m'acharne pourtant à faire depuis tout à l'heure. Alors peut-être que je dois lâcher prise et admettre que l'inspiration est un moyen illusoire de se sortir de l'institution de la tradition et de l'histoire littéraire.

Conclusion

Pour revenir sur mon titre, « Inspiration et révélation, ou le rêve de la pensée critique », la mention du rêve concernait au départ l'aspiration de la critique esthétique, c'est-à-dire, qu'elle soit réflexion en tant que création, et donc, selon mon présupposé, qu'elle soit inspirée. C'est la question de la possibilité de la critique esthétique aujourd'hui : si on lit la « Critique de la violence » de Benjamin, on se demande comment la réflexion peut échapper au jugement, le jugement en tant que ce qui interrompt la réflexion en la mettant au service de la Vérité et qui peut alors donner la mort.

Donc c'est peut-être un rêve impossible, je ne sais pas.

Ma porte de sortie, c'était l'inspiration, parce ce qu'en soi elle n'est pas un objet, on ne sait même pas d'où elle vient. Elle ne fait pas vraiment partie de l'œuvre, on pourrait supposer qu'elle souffle, ou qu'elle a soufflé dedans, ou bien encore, qu'elle s'est fait entendre, qu'elle a donné des sons dont on a tenté de garder la trace. Mais en soi, l'inspiration ne reste pas, elle surgit, puis elle s'évanouit.

L'inspiration, c'est ce qu'on essaie de saisir à l'instant du danger, pour citer Benjamin.

En tout cas, c'est ce que je pense.

Donc, je voulais réfléchir sur l'inspiration comme une manière d'aborder notre conception de la critique aujourd'hui ou bien ses conditions de possibilité, et en fait sur l'importance de la capacité d'écoute, pour rappeler l'idée de Jacques Attali. L'écoute comme une autre manière de se laisser inspirer, sans égard pour la provenance ou la destination, que l'inspiration soit purement divine, psycho-neurologique ou gréco-romaine, mais plutôt en s'intéressant à la capacité d'écoute actuelle.

Je veux aussi dire que si jusqu'ici j'ai parlé de texte et de création littéraire, peut-être implicitement, ce n'est évidemment pas le seul domaine de l'inspiration, surtout pas si on s'interroge sur la place de l'écrit aujourd'hui. Je remets donc l'accent sur l'inspiration comme capacité d'écoute, comme une modalité de la créativité, comme la possibilité de se laisser inspirer par des choses, des gens, et en fait par tout ce qui nous est livré à l'état de ruine.

Finalement, si je pouvais reformuler les titres des deux ateliers dont j'ai parlé au début en fonction de ce que je viens de dire, le premier serait « L'écrivain et le critique ou : comment *faire vivre* la critique », ou « Comment faire vivre l'écrivain et le critique », ou encore, « comment se faire entendre », et pour la version anglaise, en même temps que « Can We Talk? » je dirais « Are We Listening? » ou même « Who Wants to Talk!? ». Ce n'est pas moi qui donnerais ces ateliers évidemment.

La question à laquelle j'aurais aimé répondre est « est-ce que l'inspiration fait partie de notre vision historique et, par conséquent, de notre conception de la critique ? » Mais je pense que ça va rester une question.

Voilà où j'en étais de mes réflexions. (Et je vous laisse la parole).

BIBLIOGRAPHIE

- Reinaldo Arenas, *Cantando en el pozo*, Ed. rev. y autorizada, Barcelona, Argos Vergara, 1982.
- « Celestino y yo », *Unión 3* (1967), La Habana, Instituto del Libro.
- Antes que anochezca*, Barcelona, Tusquets Editores, 3a edición, 2002.
- Jacques Attali, *Bruits, essai sur l'économie politique de la musique*, Paris, Fayard, 2^e édition 2001.
- Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.
- Concept de critique esthétique*, Paris, Flammarion, 1986.
- Francisco Soto, *Conversación con Reinaldo Arenas*, Madrid, Editorial Betania, 1990.